Quand tu reviens sans raison

Il n'a pas besoin d'un nouveau prétexte. Il a besoin d'une invitation.



Laura Bellini

Quand tu reviens sans raison

Il n'a pas besoin d'un nouveau prétexte. Il a besoin d'une invitation.

Laura Bellini

ROMANS

ISBN: 9788384904206

ALL-IN Rafał Płonkowski



TABLE DES MATIÈRES

INTRO 4
Chapitre 1 - Les conditions du retour 12
Chapitre 2 - En dehors des heures d'ouverture 23
Chapitre 3 - Entre deux rayonnages 36
Chapitre 4 - Les choses qu'on ne dit pas tout de suite..... 47
Chapitre 5 - Le droit de dire non 58
Chapitre 6 - L'instant que nous avons choisi 69
Chapitre 7 - Sous un autre éclairage 78
Chapitre 8 - De l'autre côté de la porte 89
Chapitre 9 - Le prix d'une décision commune 98
Chapitre 10 - Sans nouveau prétexte 108
Chapitre 11 - Une place pour deux..... 119
Chapitre 12 - La raison qui n'existait pas..... 129
Chapitre 13 - Les limites du compromis 139
Chapitre 14 - La vérité entre nous 150
Chapitre 15 - Toutes les raisons jamais avouées 160
Chapitre 16 - La distance dont nous avions besoin..... 172
Chapitre 17 - Ce qui reste quand nous partons 181
Chapitre 18 - Une invitation sans conditions 191
Chapitre 19 - Une soirée qui appartenait à tous 200
Chapitre 20 - Quand tu reviens sans raison..... 211

INTRO

Pour la première fois depuis dix-sept ans, j'avais décidé de fermer ma librairie d'occasion avant dix-huit heures. Ni pour cause de maladie, ni à la suite d'une panne, ni pour une fête de famille. Je voulais simplement sortir avant la tombée de la nuit, me promener au bord de l'Oder et dîner dans un restaurant, sans avoir à préparer moi-même mon repas. À quarante-cinq ans, une décision aussi banale n'aurait pas dû demander un courage particulier. Pourtant, lorsque j'avais tendu la main vers la pancarte « Ouvert » pour la retourner, j'avais eu l'impression de m'apprêter à commettre un petit délit contre ma propre existence.

Ma librairie, « Druga Strona », occupait le rez-de-chaussée d'un vieil immeuble dans une rue secondaire de Szczecin, non loin de l'avenue Wojska Polskiego. Elle possédait de hautes fenêtres, un parquet qui craquait et une odeur qu'aucun parfum n'aurait jamais pu reproduire. Du papier, du bois, un peu de poussière et du café que j'oubliais régulièrement de boire. Au fil des années, j'avais aménagé cet endroit de manière à ce que chaque objet y ait sa raison d'être. Même le fauteuil près de la fenêtre, recouvert de velours vert foncé, n'était pas là pour faire joli. Il attendait les personnes qui avaient besoin de quelques minutes de tranquillité avant de retourner affronter le monde.

Cet après-midi-là, ma robe bleu marine était posée sur le fauteuil.

Je l'avais apportée le matin dans une housse, avec l'intention de me changer après le travail. J'avais réservé une table pour une personne dans un petit restaurant de Łasztownia. Je n'avais aucune envie d'expliquer à qui que

ce soit pourquoi une femme qui tenait une librairie prospère avait besoin d'organiser avec autant de soin une soirée en solitaire. Ces derniers mois, j'avais consacré mon temps à arranger la vie des autres : commandes, estimations, rendez-vous, recherche d'éditions rares et services rendus à des amis qui avaient toujours un problème urgent à résoudre. Cette fois, je voulais faire quelque chose uniquement pour moi.

À dix-sept heures vingt-sept, mon téléphone avait sonné.

Le prénom de Maria était apparu sur l'écran. Mon amie, autrefois complice de toutes les entreprises qui commençaient par les mots « C'est juste un petit service ».

— Si tu comptes me demander de garder six cartons de livres supplémentaires, la réponse est non, avais-je annoncé en guise de bonjour.

— Trois. Mais ce n'est pas pour ça que je t'appelle.

— Maria…

— Tu te souviens de la librairie « Pod Żurawiem » ?

J'avais regardé l'étagère derrière le comptoir. Sur la tablette la plus haute reposait un vieux recueil de poésie relié en toile, acheté précisément là-bas, lorsque j'étais encore étudiante. La librairie se trouvait dans une arrière-cour de la rue Jagiellońska. Elle avait fermé une quinzaine d'années plus tôt et, depuis longtemps, des feuilles de papier jaunies masquaient ses vitrines.

— Bien sûr que je m'en souviens.

— La nouvelle propriétaire voudrait la rouvrir le temps d'une soirée, avant de décider ce qu'elle va faire du local. Inviter les anciens clients, recréer un peu l'atmosphère

d'autrefois. Je me suis dit que tu pourrais donner un coup de main pour les livres.

J'avais senti cette pointe d'intérêt familière. « Pod Żurawiem » n'était pas une librairie ordinaire. C'était là que j'avais découvert qu'on pouvait passer un après-midi entier entre les rayonnages sans se sentir seule une seule seconde. L'ancienne propriétaire, madame Helena, nous laissait nous asseoir par terre avec des ouvrages que nous n'avions pas les moyens d'acheter. Je n'avais aucune envie de voir cet endroit transformé en un énième café aux chaises à la mode.

— Je peux prêter quelques exemplaires d'époque et aider à choisir les titres. Mais je ne prendrai pas en charge l'organisation de toute la soirée.

— C'est justement pour ça que je t'appelle. Quelqu'un d'autre s'occupera de la scénographie.

J'avais entendu un froissement de papiers, puis cette hésitation caractéristique de Maria.

— Qui ? avais-je demandé.

— Zenon Leśny.

J'avais posé la main sur le comptoir. Pendant un instant, je n'avais plus entendu que le grondement lointain d'un tramway et le faible ronronnement du ventilateur au-dessus de la porte.

Je n'avais pas revu Zenon depuis presque neuf ans. Il faisait autrefois partie de ces gens capables d'entrer dans une pièce et de remarquer immédiatement ce qui échappait à tous les autres. Il déplaçait une lampe, ouvrait une fenêtre ou reculait une chaise, et soudain l'espace prenait tout son sens. Il concevait des expositions, des installations muséales et de petits intérieurs auxquels il savait donner une véritable

personnalité. Il avait aussi cette habitude agaçante de poser des questions auxquelles il était impossible de répondre sans révéler quelque chose de personnel.

— Je croyais qu'il vivait à Poznań, avais-je dit.

— Il est revenu à Szczecin. Ça fait quelque temps qu'il est ici.

— Je vois.

— Delfina, tu n'es pas obligée d'en faire un événement historique.

— Je n'en fais rien du tout.

— Ça s'entend.

Je n'avais pas répondu. Je me souvenais de la dernière soirée où nous avions réellement parlé longtemps. Nous étions restés assis dans une salle vide après la fermeture d'une exposition, tandis que Zenon me racontait un projet qui devait transformer sa carrière. Il avait une femme, des projets et un avenir clairement tracé. De mon côté, je venais d'ouvrir ma librairie et j'étais convaincue qu'une trop grande proximité avec la mauvaise personne pouvait coûter bien davantage que la solitude. Il ne s'était jamais rien passé entre nous que nous aurions eu besoin de cacher. C'était peut-être précisément pour cette raison que je gardais de cette soirée un souvenir aussi embarrassant de précision.

— Je t'enverrai les détails demain, avait annoncé Maria. Et ne t'inquiète pas, personne ne viendra te déranger aujourd'hui.

J'avais raccroché sans croire un mot de cette dernière phrase.

À dix-sept heures quarante-deux, la clochette au-dessus de la porte avait retenti.

Je me trouvais devant le miroir de l'arrière-boutique, un bouton de chemise défait. J'étais revenue rapidement dans la salle de vente, prête à informer poliment un client retardataire que j'allais fermer. Mais les mots étaient restés coincés dans ma gorge.

Zenon Leśny se tenait au milieu de la librairie, une chemise à dessins plate glissée sous le bras. Il portait un manteau gris anthracite et une chemise claire dont les manches étaient retroussées. Ses cheveux, autrefois sombres, avaient nettement grisonné au niveau des tempes. J'avais également remarqué les fines rides autour de ses yeux. Il faisait ses quarante-neuf ans, et je trouvais cela étonnamment séduisant.

Il n'avait pas commencé par regarder les livres.

Il me regardait, moi.

— Delfina.

Il avait prononcé mon prénom avec un naturel déconcertant, comme si nous nous étions quittés la veille.

— Zenon. Il paraît que tu t'occupes de la scénographie.

Un léger sourire avait effleuré ses lèvres.

— Maria a déjà eu le temps de t'appeler ?

— Elle m'a prévenue qu'un projet se préparait. Elle a oublié de préciser qu'un de ses représentants passerait aujourd'hui.

— J'étais dans le quartier. Je voulais te demander si tu avais d'anciennes photographies de la librairie.

— Un coup de téléphone aurait été plus simple.

— Incontestablement.

Il n'avait pas essayé d'inventer une meilleure réponse. À la place, son regard s'était posé sur la robe qui attendait sur le fauteuil, puis sur l'horloge au-dessus du comptoir.

— Je te dérange.

— J'étais justement sur le point de fermer.

— Dans ce cas, je ne vais pas te retenir.

Il avait dit cela sans la moindre trace de vexation, mais il était resté immobile. Quelque chose que je ne lui connaissais pas était apparu dans son regard. De l'incertitude, peut-être de la fatigue. Le Zenon de mes souvenirs avait toujours un plan. L'homme qui se tenait devant moi semblait être venu avec l'intention de dire quelque chose d'important, avant de perdre courage au dernier moment.

— J'ai une photo, avais-je finalement proposé. Elle date de la réouverture de la librairie après les travaux, en 1998. Attends une seconde.

J'avais sorti la photographie d'un tiroir portant l'étiquette « Szczecin — lieux ». Zenon s'était approché du comptoir. Il s'était tenu près de moi, tout en laissant entre nous suffisamment d'espace pour que je puisse décider moi-même si je souhaitais réduire cette distance. J'avais reconnu son parfum discret, aux notes boisées, et m'étais souvenue qu'autrefois cette odeur suffisait à me donner envie de prolonger nos conversations, même lorsque nous avions épuisé tous les sujets possibles.

Il s'était penché sur la photographie.

— Madame Helena installait toujours cette petite table près de l'entrée, avait-il remarqué. Tu te souviens ? Avec les livres dont personne ne voulait.

— Parce qu'elle pensait que les livres dont personne ne voulait étaient précisément ceux qui avaient le plus besoin d'une bonne place.

— Tu pensais la même chose.

— Je le pense toujours.

Il m'avait regardée avec un sourire qui, cette fois, n'avait rien de simplement poli.

— Je suis content de voir que tout n'a pas changé.

J'aurais pu l'interroger sur sa vie, sur sa femme, sur ces années d'absence. Mais aucune de ces questions ne me semblait à sa place derrière un comptoir, entre la caisse enregistreuse et une pile de factures impayées. J'avais seulement remarqué qu'il ne portait pas d'alliance. J'ignorais ce que cela signifiait et je n'avais aucune intention d'inventer une histoire pour combler les blancs.

Zenon avait glissé la photographie dans l'enveloppe que je lui avais préparée.

— Je te la rendrai demain. Je peux passer dans l'après-midi ?

— Tu peux la laisser chez Maria.

Il avait hésité.

— Bien sûr.

J'avais maintenu la porte ouverte pendant qu'il sortait. L'air du soir sentait la pluie et les pavés mouillés. Une fois sur le trottoir, il s'était arrêté et retourné vers moi.

— Tu es belle, Delfina.

J'avais baissé les yeux sur ma chemise ordinaire et sur ma manchette déboutonnée.

— Je n'ai pas encore eu le temps de me changer.

— Ce n'est pas de la robe que je parlais.

Pendant un instant, nous étions restés face à face, séparés par le seuil de la librairie. Puis Zenon avait incliné la tête, m'avait souhaité une bonne soirée et s'était éloigné en direction du carrefour.

J'avais refermé la porte, mais je n'avais pas éteint la lumière.

Ma robe bleu marine m'attendait toujours sur le fauteuil. Ma réservation au restaurant était maintenue. J'avais tout ce qu'il fallait pour passer cette soirée calme et agréable que j'attendais depuis si longtemps.

Et pourtant, pendant plusieurs minutes, j'étais restée à contempler le trottoir désert derrière la vitre.

Ce n'était pas parce que j'espérais voir Zenon revenir chercher une autre photographie.

Je voulais savoir si, lorsqu'il n'aurait plus aucune raison professionnelle de passer me voir, il serait capable de venir simplement pour me retrouver.

Et une autre question me troublait encore davantage : si, un jour, il finissait par me le demander, aurais-je le courage de l'inviter à entrer dans ma vie ?

Chapitre 1 - Les conditions du retour

Le lendemain matin, je suis arrivée à la librairie une demi-heure plus tôt que d'habitude. Ce n'était pas parce que j'attendais Zenon. Du moins, c'était la version que je m'étais donnée tandis que je réajustais pour la troisième fois la disposition des livres en vitrine et me demandais si mon chemisier vert foncé n'était pas un peu trop élégant pour une journée de travail ordinaire.

La veille au soir, j'avais dîné seule, comme prévu. J'avais bu un verre de vin, commandé un dessert et passé la majeure partie du repas à observer les lumières qui se reflétaient dans l'eau. C'était agréable. Très agréable, même. Seulement, lorsque le serveur m'avait demandé si j'attendais quelqu'un, j'avais répondu avec une fermeté excessive que non. Ce n'était que plus tard que j'avais compris à quel point cette simple question m'avait irritée.

À présent, debout entre les rayonnages, je devais faire face à un problème bien plus concret. Dans la nuit, Maria m'avait envoyé une première ébauche du projet de réouverture de la librairie « Pod Żurawiem ». Trois pages débordant d'enthousiasme, d'idées générales et de phrases commençant par « On pourrait ». Il n'y avait ni budget, ni calendrier, ni indication sur les responsabilités de chacun. En revanche, le document contenait une liste de trente-sept personnes que Maria comptait inviter, ainsi qu'une annotation manuscrite : « Delfina trouvera sûrement quelque chose de magnifique. »

C'était précisément ce que je voulais éviter.

J'aimais les livres anciens, leur histoire et les personnes capables de reconnaître la valeur des choses que d'autres

considéraient comme inutiles. Mais cela ne signifiait pas que je souhaitais consacrer chaque instant de liberté à sauver les idées des autres. En dix-sept années à la tête de « Druga Strona », j'avais appris que les responsabilités les plus épuisantes étaient parfois celles que personne ne vous avait officiellement confiées.

À dix heures, Maria est entrée avec deux gobelets de café.

— Tu as l'air de te préparer à des négociations de paix, a-t-elle remarqué.

— Si tu comptes organiser une soirée sans budget, des négociations pourraient effectivement s'avérer nécessaires.

Elle a posé les cafés sur le comptoir et promené autour d'elle un regard soupçonneux.

— Un nouveau chemisier ?

— Ancien.

— Mais ça faisait longtemps que tu ne l'avais pas porté.

— Maria, j'ai quarante-cinq ans. Je suis capable de choisir mes vêtements toute seule.

— Je ne remets pas tes compétences en question.

Elle s'est assise sur le bord du fauteuil et a regardé le document que j'avais imprimé. Maria possédait un talent particulier pour lancer des projets qui permettaient aux autres de découvrir leurs propres capacités. Le problème, c'était qu'ils les découvraient parfois contre leur gré.

— J'ai parlé avec la propriétaire du local, a-t-elle annoncé. Elle s'appelle Natalia Borkowska. Elle a hérité de l'immeuble de sa tante. Elle voudrait voir si l'ancienne librairie pourrait redevenir un lieu de rencontre.

— Donc elle ne sait pas encore si elle va vraiment la rouvrir ?

— C'est justement pour ça qu'on organise cette soirée. Pour montrer qu'il y a de l'intérêt.

— Et s'il n'y en a pas ?

Maria a reposé son café.

— Alors, au moins, nous aurons fait dignement nos adieux à cet endroit.

Je ne pouvais pas nier que cet argument me touchait. Je revoyais madame Helena assise derrière son comptoir, un crayon planté dans les cheveux. Je me souvenais des après-midi d'hiver où elle nous laissait lire près d'un petit poêle. Elle avait été l'une des premières personnes à me dire que je devrais faire des livres mon métier.

— Je peux préparer une sélection de cent titres, ai-je proposé. Certains proviendront de mon fonds, d'autres seront prêtés en dépôt. Mais je veux garder le contrôle de leur disposition et des mesures de protection.

— Zenon a sa propre conception.

— Je sais. Et c'est précisément pour cette raison que je compte fixer des limites dès le départ.

La clochette de la porte a interrompu notre conversation.

Zenon est entré avec un tube à dessins et un grand sac en papier. Il ne portait plus son manteau. Son pull bleu marine soulignait la largeur de ses épaules, et les mèches grises de ses tempes paraissaient plus marquées dans la lumière du matin que la veille. J'ai également remarqué qu'il avait apporté la même chemise cartonnée dans laquelle il avait rangé ma photographie.

— Bonjour, a-t-il dit. J'espère que vous n'avez pas commencé sans moi.

— Nous étions justement en train de décider ce que tu n'aurais pas le droit de faire, ai-je répondu.

Il a regardé Maria, puis moi.

— C'est raisonnable. Mieux vaut toujours connaître les restrictions avant de commettre une erreur.

Maria a souri avec une satisfaction qu'elle n'a même pas essayé de dissimuler.

Zenon a déplié plusieurs feuilles sur la table. Il s'agissait de croquis de l'ancienne librairie, de coupes des pièces et de propositions d'éclairage. Il travaillait avec cette précision dont je me souvenais. Chaque ligne avait sa raison d'être. Il ne cherchait pas à impressionner avec des solutions compliquées. Il montrait l'espace comme s'il était déjà capable d'en voir les possibilités avant même qu'on ait retiré la poussière et les vieux meubles.

— Je voudrais dégager le mur d'étagères d'origine, a-t-il expliqué. Conserver les traces de son utilisation passée. Les visiteurs ne doivent pas entrer dans une librairie neuve qui imite l'ancienne. Ils doivent découvrir un lieu qui a réellement traversé le temps.

— Je suis d'accord, ai-je dit.

Il a haussé les sourcils.

— Aussi vite ?

— Ne t'y habitue pas.

J'ai désigné la partie centrale du plan.

— Ici, tu proposes des tables ouvertes avec des livres. Je refuse si ce sont mes exemplaires qui doivent y être présentés.

— Pourquoi ?

— Parce que les gens les reposeront n'importe où. Certains ont plus de cent ans. D'autres possèdent des reliures fragiles. Je n'ai aucune intention d'expliquer ensuite aux propriétaires des ouvrages en dépôt que quelqu'un s'est servi d'une première édition comme dessous de tasse.

Zenon a étudié le croquis.

— Dans ce cas, il nous faut des exemplaires que les visiteurs pourront manipuler sans risquer de les abîmer.

— Cela changera la nature de l'exposition.

— Peut-être. Mais si nous enfermons tout derrière des vitrines, nous organiserons un petit musée, pas une soirée destinée à faire revivre une librairie.

Maria promenait son regard de l'un à l'autre.

— On pourrait peut-être trouver un compromis ?

— Je veux d'abord entendre ce que Zenon propose exactement, ai-je répondu.

Il a retourné une feuille et dessiné quelques rectangles.

— Trois espaces. Le premier avec des livres que les visiteurs pourront feuilleter librement. Le deuxième avec les éditions précieuses, correctement protégées. Le troisième avec un endroit où les anciens clients pourront raconter leurs souvenirs. Mais à une condition.

— Laquelle ?

Il m'a regardée droit dans les yeux.

— Je ne veux pas que tu considères cela comme une exposition de plus, que tu pourrais préparer seule avant de livrer le résultat terminé. Nous devons travailler ensemble. Depuis le début.

Son ton ne m'a pas plu. Il était calme, mais ferme. Ce qui m'a encore moins plu, c'était qu'il avait probablement raison.

— Je n'ai pas besoin d'un surveillant, ai-je répliqué.

— Et je n'ai aucune intention d'en être un.

— Alors pourquoi conditionnes-tu notre collaboration à ma présence à chaque étape ?

— Parce que tu connais l'histoire de cet endroit et les gens qui le fréquentaient. Sans toi, je peux créer une belle scénographie. Avec toi, nous pouvons redonner vie à quelque chose d'authentique.

Pendant un instant, je n'ai pas su quoi répondre. Zenon n'essayait pas de s'approprier mes compétences. Au contraire, il en parlait avec une telle conviction qu'il m'était difficile de trouver un argument contre sa proposition.

— Je peux consacrer deux après-midi par semaine à ce projet, ai-je déclaré. Pas davantage.

— Cela suffira pour commencer.

— Et aucune visite improvisée avec de nouvelles idées.

Un sourire presque imperceptible est apparu sur son visage.

— Cette condition-là sera particulièrement difficile à respecter.

— Une raison de plus pour la mettre par écrit.

Maria a éclaté de rire, mais je suis restée sérieuse. Je savais à quelle vitesse je pouvais céder mon temps aux

autres. Je savais aussi reconnaître le moment où quelqu'un devenait suffisamment intéressant pour que mes propres règles commencent à me paraître excessives.

Pendant l'heure suivante, nous avons discuté des possibilités offertes par l'ancienne librairie. Maria échangeait au téléphone avec Natalia, tandis que je vérifiais la disponibilité des ouvrages susceptibles de figurer dans l'exposition. Zenon écoutait attentivement. Lorsque je parlais de la valeur d'une reliure particulière, il ne m'interrompait pas. Lorsqu'il expliquait l'importance de la lumière dans la perception d'un espace, je n'essayais pas de lui prouver que j'en savais davantage.

Cet équilibre était étonnamment agréable.

Vers midi, Maria a dû partir pour un rendez-vous. Nous nous sommes retrouvés seuls devant la table couverte de croquis.

Zenon a roulé une feuille, mais n'a pas pris la suivante.

— Tu voulais vraiment partir plus tôt hier ? a-t-il demandé.

— Vraiment.

— Tu as réussi ?

— Oui. J'ai dîné à Łasztownia.

— C'était bon ?

— Très.

— Je suis content.

Il l'a dit si simplement que, pendant un instant, je n'ai pas trouvé de réponse. Il ne m'avait pas demandé avec qui j'étais. Il n'avait pas cherché à tirer des conclusions. Il s'était intéressé à ma soirée elle-même, comme si le fait que j'aie fait quelque chose pour moi était suffisamment important.

— Et toi ? ai-je demandé. Qu'as-tu fait après être parti d'ici ?

— Je suis rentré chez moi. J'ai essayé de travailler sur le projet, mais je n'ai pas avancé beaucoup.

— Pourquoi ?

Il a passé une main sur sa nuque.

— Je pensais à tout ce qui avait changé à Szczecin. Et à cette étrange sensation qu'on éprouve en revenant dans des endroits où l'on a laissé une partie de soi.

Je ne savais pas s'il parlait uniquement de la ville. J'ai été tentée de lui demander ce qui l'avait réellement poussé à revenir. À la place, j'ai pris ma tasse.

— Certains endroits accueillent bien les retours, ai-je dit. D'autres ne nous appartiennent plus.

— Et les gens ?

Je l'ai regardé.

— Les gens ne nous appartiennent jamais, Zenon.

Il a accueilli ma réponse sans sourire.

— Tu as raison.

Un silence s'est installé. Il n'était pas embarrassant, mais possédait un poids que je ne pouvais pas ignorer. Zenon m'a observée un instant, comme s'il s'apprêtait à ajouter quelque chose. Finalement, il a repris sa chemise à dessins.

— Je vais préparer une version corrigée du projet. J'aimerais te la montrer jeudi.

— À quelle heure ?

— Après la fermeture de la librairie, ce serait plus pratique.

— Pour qui ?

Il a ri doucement.

— Pour moi, c'est certain.

— Jeudi, j'ai mon cours de restauration de reliures. Je termine à dix-huit heures trente.

— Je peux venir à dix-neuf heures.

— Tu veux encore parler travail en dehors des horaires d'ouverture ?

Il s'est arrêté près de la porte.

— On dirait que j'ai un talent particulier pour ça.

Je n'ai pas répondu immédiatement. Son regard est resté sur mon visage un peu plus longtemps que ne l'exigeait une conversation strictement professionnelle.

— Envoie-moi le projet à l'avance, ai-je dit. Je déciderai si une rencontre est nécessaire.

Il a acquiescé.

— Bien sûr, Delfina.

Lorsqu'il est parti, j'ai recommencé à ranger la table. Ce n'est qu'au bout de quelques minutes que j'ai remarqué qu'il y avait laissé une petite feuille de papier. C'était un dessin au crayon représentant l'entrée de l'ancienne librairie. Parmi les détails de la façade figurait un petit banc placé sous la fenêtre.

En bas, il avait écrit : « Pour ceux qui ne veulent pas repartir tout de suite. »

J'ai longuement contemplé ces mots.

Je ne savais pas s'il pensait uniquement aux clients de l'ancienne librairie. En revanche, je savais que, pour la première fois depuis très longtemps, quelqu'un était capable

de remettre mon plan en question sans me donner l'impression d'être diminuée. Zenon ne me demandait pas de renoncer à mon opinion. Il voulait que je la mette au service de quelque chose que nous construirions ensemble.

C'était une différence qui pouvait se révéler dangereuse.

Dans l'après-midi, Maria m'a appelée.

— Alors, comment ça s'est passé ?

— Nous avons fixé les conditions essentielles.

— C'est tout ?

— Qu'est-ce que tu attendais ?

— Rien du tout. Mais Zenon vient de m'appeler pour me demander si tu es toujours aussi exigeante.

J'ai ressenti une pointe d'agacement.

— J'espère que tu lui as répondu honnêtement.

— Je lui ai dit que tu étais encore pire quand tu faisais confiance à quelqu'un.

— Très utile.

Maria a ri.

— Tu sais ce qu'il a répondu ?

Je n'ai pas posé la question, mais elle me l'a dit quand même.

— Que dans ce cas, il allait devoir faire des efforts.

J'ai raccroché peu après, sous prétexte que j'avais des clients. En réalité, la librairie était vide et je suis restée plusieurs minutes derrière le comptoir, les yeux fixés sur l'entrée.

Je n'aimais pas que quelqu'un cherche à gagner ma confiance. Trop souvent, cela signifiait qu'il avait besoin de quelque chose de précis de ma part.

Zenon avait lui aussi besoin de quelque chose. De mes connaissances, de mon temps et de mon implication. Je devais donc le traiter comme n'importe quel autre collaborateur.

Le problème, c'était qu'aucun autre collaborateur n'avait jamais réussi, avec une seule phrase prononcée calmement, à me faire me demander ce que j'aimerais entendre la prochaine fois.

Le soir, j'ai reçu un message.

« Merci pour aujourd'hui. Et merci de ne pas m'avoir mis dehors au bout des cinq premières minutes. »

J'ai répondu presque immédiatement.

« Ne m'en donne pas de raison et je n'aurai pas à le faire. »

Les trois petits points sont apparus sur l'écran, ont disparu, puis sont revenus.

« Je ferai de mon mieux. Bonne nuit, Delfina. »

J'ai posé mon téléphone. Je n'ai relu le message qu'avant de me coucher, lorsque l'appartement s'est retrouvé silencieux et que je n'avais plus aucune occupation raisonnable pour justifier ma curiosité.

Il n'avait rien d'extraordinaire.

C'était précisément ce qui me troublait.

Chapitre 2 - En dehors des heures d'ouverture

Jeudi, à dix-sept heures cinquante-trois, j'ai reçu un message de Zenon.

« Le projet est prêt. Je te l'ai envoyé par mail. Si tu estimes qu'une rencontre n'est pas nécessaire, je comprendrai. »

Je l'ai lu pendant mon cours de restauration de reliures, alors que je travaillais sur un recueil de poésie du XIXe siècle. L'atelier sentait la colle de reliure et le cuir, et mon enseignante, madame Alicja, était justement en train d'expliquer pourquoi il ne fallait jamais accélérer le séchage.

— Delfina, vous m'écoutez ? a-t-elle demandé.

— Bien sûr.

— Alors dites-moi pourquoi nous n'utilisons pas de sèche-cheveux.

— Parce que la patience est l'une des rares choses que la technologie ne peut pas remplacer.

Alicja m'a regardée d'un air soupçonneux.

— Bonne réponse. Même si j'ai l'impression qu'elle ne concerne pas uniquement les livres.

J'ai posé mon téléphone, écran contre la table. Pendant la demi-heure suivante, j'ai essayé de me concentrer sur mon travail, mais mes pensées revenaient sans cesse à ce message. Zenon ne cherchait pas à m'imposer une rencontre. Il me laissait la possibilité de refuser, et cela me donnait encore davantage envie de le voir.